

I. Eloge paradoxal

Avec audace, elle choisit dans la multitude de ses prétendants ceux qu'elle honorera de sa présence. C'est une amante attentionnée : dès qu'elle s'insinue dans les existences de son choix, elle n'hésite pas à manifester son amour par une profusion de signes extérieurs incontestables. Impudique, elle décide de le laisser voir à tout un chacun. Non, il n'y a point de place pour la méprise dans cette union divine. La dame est exclusive, l'alliance qu'elle a déterminée, à son image : avec amour elle enserme de ses bras ses jeunes amants, refusant à tout autre qu'elle-même de jouir de leur possession. Âme protectrice des innocents, de son étreinte elle préserve la chasteté des corps prêts à s'enflammer. Ô gente acné, que ton action est respectable ! admirable ! profitable !

Le bouton, ton enfant, est un éternel bourgeon : il s'épanouit mais jamais n'écloît. Par cette grâce il s'érige en véritable symbole de l'être en devenir : il est le signe d'un éternel avenir. C'est à l'heure de leur printemps que tu adornes jeunes hommes et jeunes filles de tes atours captivants. Ainsi tu imprimes sur leurs visages l'époque même de leur vie, conférant symbiose et unité aux êtres que tu touches. Ô belle acné, emblème de la jeunesse !

D'aucuns te disent repoussante, ces esprits-là sont simplistes. Incapables d'estimer la valeur de ton œuvre, ils appartiennent à la race ignare de ceux qui n'entendent rien à la beauté, dès lors qu'elle est subtile. Car, dans toute ta grâce, c'est l'entier de la Création que tu dessines sur les faciès juvéniles. A distance, c'est le ciel qu'il nous est donné de contempler. Admirez donc ce front constellé ! Sa richesse rivalise celle de la voûte céleste ! La voilà jalouse de trouver son reflet ainsi estampé sur de simples mortels. Que son ire est juste ! Car bien plus qu'une pléiade, c'est tout le zodiaque que l'on décèle sur ces figures irrégulières. Taureau, Capricorne, Scorpion : n'ayez crainte ! vous voilà ici-bas dignement représentés. Ô éminente acné, dont le geste étoilé anoblit le vulgaire !

Si l'on s'approche davantage, c'est alors la Terre qu'il nous est donné de découvrir. L'esprit est libre de gambader entre collines et vallées, de trébucher entre crêtes et ornières façonnées par ton art. De vastes champs luxuriants ont supplanté les plaines désertes, tu as fécondé le terrain stérile de la triste peau trop lisse de ces anciens enfants. Par instants les monts se font volcans, et la violence terrestre n'échappe guère à ton empire. L'œil ému assiste au déchaînement de tes éléments : les sécrétions s'accumulent, se compriment et s'expriment en un bal organique de toute splendeur. Ô bonne acné, qui pare les tendres vierges d'un relief inespéré !

Loin de te borner à la nature, tu es capable des plus beaux canevas. En peintre supérieur, l'expression de ta palette est à l'image de l'univers : étrangère à la notion terrestre de limite. Mille merveilles s'offrent au regard rendu attentif : le rouge et le blanc se mêlent en d'infinies nuances sur les toiles uniques dont tu es l'auteur. Le tableau est baroque, l'abondance y est maîtresse. Quelle pléthore de couleurs et de formes ! Appréciez ces contrastes délicats et éphémères ! Ils n'ont d'égaux que les aspects muables des bubes enchanteurs qui les composent ! L'artifice humain ne saurait surpasser cette mosaïque vive, subtile, fragile. Son éclat attire l'esprit affamé d'harmonie, et le panorama dont jouit l'œil extatique offre un aperçu grandiose de l'Art absolu. Ô virtuose acné, grande esthète qui nous élève !

Tu n'as de cesse de m'étonner. Ton pouvoir incommensurable te permet à l'avenant d'illustrer passé et avenir des vies que tu enlaces. Ainsi c'est toute une mythologie que l'on peut lire sur le derme immature. Là, c'est la blanche Daphné se transformant en écorce de laurier ; plus loin c'est Vénus que l'on devine, dansant, vêtue de baies de myrte. Les êtres qu'elle habite sont encore sous sa protection, mais toi, omnisciente acné, tu sais imager leur futur.

Sur leurs visages, c'est tout l'érotisme de leur existence, toute l'expérience à laquelle ils aspirent que tu dessines. Ainsi les dômes voluptueux sont surmontés de blancs mamelons, et la jouissance du doigt adolescent qui fait jaillir l'albe fluide annonce celle promise par l'effet du temps. Que ces courbes sont sensuelles ! L'érection intempestive de ces sommets est augurale, elle évoque tous les délices auxquels ces êtres charnels s'abandonneront avec ivresse. Ô clairvoyante acné, qui dévoile les secrets que nous voulons cacher !

Bientôt tu partiras, laissant derrière toi figures mornes et lugubres, mais, dans ton extrême générosité, tu octroieras à tes amants éplorés quelques empreintes impérissables.
Ô merveilleuse acné, en leur nom je te dis merci!

II. Dialogue

Une jeune fille devant son miroir.

LA JEUNE FILLE- La peste soit de mon reflet ! Je ne me reconnais pas : ma personne est dissimulée derrière ces immondes difformités. Pourtant, il me semble qu'il y a quelque éclat à deviner dans mes yeux, quelque finesse dans l'arête de mon nez, quelque volupté à découvrir dans les courbes de mes lèvres. Je ne vois rien de tout cela, tant le voile boursoufflé usurpe l'attention de mon regard.

L'ACNÉ- Serais-je, par hasard, l'objet de ces doléances ?

LA JEUNE FILLE- Détestable Acné, en doutais-tu ? Toi seule es responsable de mon mal-être, toi seule es coupable de mes angoisses. Tu as sonné le glas de la félicité promise, subtilisé l'envie de société, annihilé l'espoir d'aimer.

L'ACNÉ- Que de drame ! Je reconnais bien là l'exubérance impertinente de mes adolescentes. J'admets volontiers que l'on m'impute quelque malaise, mais n'as-tu pas conscience qu'avec l'âge transitoire où tu te trouves se profilent toutes sortes de difficultés existentielles ? Eh quoi, penses-tu donc que seule l'apparence puisse t'ouvrir les portes du bonheur ? Que tu es superficielle ! Ne comprends-tu donc pas que je ne t'ai point emprisonnée ? N'envisages-tu pas qu'au contraire je puisse te libérer ?

LA JEUNE FILLE- Et me libérer de quoi ? Du fardeau terrible de plaire à l'autre sexe ?

L'ACNÉ- Tu es moins sotté que tu n'en as l'air... Effectivement, il s'agit là d'un bon exemple. Grâce à moi les freluquets en rut ne te feront aucun mal. Grâce à moi ta vertu est préservée. Grâce à moi te voilà protégée.

LA JEUNE FILLE- Mais je ne veux pas de cette protection disgracieuse ! Au contraire, je veux être affranchie de tout complexe, sortir en public et plaire, embrasser l'existence enfin ! Mais mon visage est si repoussant que les hommes détournent leurs regards. Que la vie est injuste ! Jeune, en bonne santé, et pourtant victime du plus terrible des fléaux.

L'ACNÉ- N'exagère pas ! Tu as évoqué la peste, et je suis loin d'être aussi cruelle ! Acceptons un instant que mon emprise soit injuste ; tôt ou tard tu en seras délivrée. Je ne cause pas la mort, je suis inoffensive. Comment donc ne peux-tu pas te montrer plus reconnaissante, car voilà ta vie sauvée.

LA JEUNE FILLE- Quoi ? Toi, tu aurais sauvé ma vie ? Et c'est moi qui exagère ? Tu es fourbe, Acné, perfide et fourbe ! Tu as manipulé mon apparence, et voilà que tu manipules mon esprit !

L'ACNÉ- Réfléchis un instant. Tu me dis que les hommes détournant leurs regards sont pour toi source de souffrance. Mais dis-moi, ne penses-tu pas que l'amour, auquel tu aspirés tant, n'a que

faire des aspects extérieurs ? Ne crois-tu pas qu'il s'agit là d'un sentiment supérieur, qui abolit les frontières du jugement, pour pénétrer dans les tréfonds des âmes et ce qu'elles ont de divin ? Celui qui s'en détournerait en raison de problèmes cutanés, celui-là ne te mérite pas. Et je me félicite de t'en éloigner.

LA JEUNE FILLE- Peut-être as-tu raison. Mais si seulement il ne s'agissait que de cela ! Quand bien même je pourrais passer outre l'indifférence, les railleries persisteraient. Elles m'accompagnent à chaque pas, et je ne puis souffrir encore longtemps le poids de tant de regards horrifiés. De cela au moins tu es responsable.

L'ACNÉ- Voilà que tu m'accuses de la cruauté des humains ? Vous êtes, il me semble, pourvus de libre arbitre. En tant que tels, les réactions de ces êtres insensibles n'appartiennent qu'à eux-mêmes, et ce sont eux, et non moi, que tu dois tenir pour responsables de ta peine. S'ils font preuve de si peu de clémence à l'égard d'une jeune fille aussi douce que toi, eux non plus ne te méritent pas.

LA JEUNE FILLE- Je ne suis plus « douce », comme tu le dis. La douceur n'est pour moi plus qu'un lointain souvenir d'enfance.

L'ACNÉ- Ne t'a-t-on pas appris qu'en grandissant, l'être découvre qu'il a toujours cru en un idéal, et que ses certitudes n'étaient en fait qu'illusions ? Je ne fais qu'accélérer cette découverte inévitable ; grâce à moi tes yeux s'ouvrent sur une réalité que tu n'imaginai pas, celle d'un monde où la plupart des hommes sont affligés. Je t'offre la possibilité de te concentrer sur ton for intérieur, d'entreprendre une introspection en ce moment charnière de ta vie. Celles dont la peau est lisse se fourvoient, passent leur temps en frivolités, et n'évoluent que peu intérieurement. Cela a pour fâcheux résultat un décalage navrant quand l'âge adulte arrive enfin.

LA JEUNE FILLE- Je croyais que grandir c'était savoir se montrer responsable, c'est-à-dire prendre des décisions pour soi-même. Or je ne t'ai jamais convoquée, tu t'es imposée, et m'as traitée comme un vulgaire pays à conquérir ! Tu ne me fais pas grandir, au contraire, tu ne fais que m'entretenir dans un état de soumission, condition propre à l'enfant.

L'ACNÉ- Ah ! Vois comme j'ai raison : te voilà désillusionnée ! Tu t'es méprise dans ta définition de l'évolution, le monde est inique et être adulte c'est le subir. En criant à l'injustice, tu prouves que tu ne m'écoutes pas, et te comportes comme... un enfant.

LA JEUNE FILLE- Et dis-moi comment je pourrais me comporter en adulte, si je ne puis bénéficier des plaisirs propres à cet âge ? Tu es un frein à mon existence. Ne vois-tu pas que je souffre de cette absence de stimulation ? Ma vie est un désert, car dépourvue du désir d'autrui.

L'ACNÉ- Je vois que tu souffres et m'en désole. Néanmoins ma chère jeune fille, rappelle-toi que mon passage est éphémère, à l'image de tes volitions adolescentes. Les ardeurs tant attendues se présenteront un jour à ta porte, et tu pourras en jouir à plaisir ; mais peut-être alors auras-tu compris la sagesse qui sous-tend mes paroles, et ne te donneras-tu qu'à celui qui ne te délaissera pas si, d'aventure, Couperose, mon aînée, choisit de te visiter.

III. Poème

L'Acnéique

Littoral utopique que cette gent habite :
L'affable multitude, vivant en harmonie,
De jeunes créatures que la verdure abrite
Dans cet état fugace dont nulle n'est honnie.

Jadis elle arpentait cette belle cité,
Innocente anodine, protégée des jaloux ;
A présent emportée par le fluide excité,
Maltraitée par l'ondine, subissant les remous.

Du pays tant aimé ne restent que rivages,
Misérable éconduite, elle maudit la barque
Où la voilà réduite en un triste esclavage,
Par l'injuste courroux d'un inconnu monarque.

La distance s'affirme, avec elle l'angoisse
D'une infinie dérive, d'une vie de pantin,
Dans sa tête et son corps le corbeau lui croasse
D'abandonner la lutte, car tel est son destin.

Interdite et troublée la jeune fille a peur.
Ses yeux appesantis par de nouveaux tourments
Cherchent en vain asile pour apaiser son cœur,
A l'horizon mobile, avec acharnement.

Les prunelles percutent, sur la grève lointaine,
Les sourires des autres, ces êtres indolents ;
La pauvre dans sa barque, immonde quarantaine,
Exècre ces figures, sur le flot gondolant.

Cruauté, injustice, mots obscurs jusqu'alors
Traversent son esprit, l'enfant en est raidie ;
Jalousie et *envie*, mais aussi *peine* et *mort* :
De la vie elle apprend la triste comédie.

Son regard s'enténébre, elle a baissé la garde,
L'égotisme a vaincu, elle s'estime ermite :
Elle se voit vaillante, mais n'est qu'une couarde,
Elle pleure et déplore la chimère adamite.

Abîmée dans sa rage, elle ne saisit pas
Que la barque abhorrée sa course a altérée.
Admirant ses blessures, ignorant le compas,
La fillette déchue dans l'ennui s'est terrée.

Mais la côte s'approche, et le ciel s'éclaircit,
L'exilée isolée tirée de sa torpeur
Aperçoit alentour un semblant de sursis ;
Un élan de vie qui abjure sa stupeur.

Les rivages sont là, la barque enfin aborde,
Jeune fille exhumée dont le cœur est léger,
Après tant de périls, apprécie cet exorde :
Oublie le souvenir de ton fort assiégé !

Elle qui fut si seule, enfin libre d'abysses,
Peut alors constater sa terrible méprise :
L'allégresse se lit sur les peaux enfin lisses
Des mille compagnons, qui aussi cicatrisent.